

Avant-propos

La langue française trouvait dans les salons littéraires un terrain d'expression inégalable.

On y récitait des poèmes; on y lisait des ouvrages; on jouait la comédie...

Comment en aurait-il pu en être autrement ?

Ces lieux d'effervescence littéraire et intellectuelle réunissaient les plus beaux esprits des XVII^e et XVIII^e siècles.

L'origine du salon littéraire

Plus encore qu'une réalité historique, le salon littéraire est une invention historiographique. L'expression désigne habituellement une maison où l'on reçoit régulièrement, notamment des écrivains, pour converser mais aussi pour se livrer à toutes sortes d'activités et de jeux littéraires. Or, les plus célèbres de ces salons, ceux de la marquise de Rambouillet, de Madame Geoffrin ou de Mademoiselle de Lespinasse, ouvrent leurs portes aux XVIIe et XVIIIe siècles, à une époque où le mot « salon » ne désigne encore qu'une pièce de réception. La marquise de Rambouillet et Mademoiselle de Scudéry reçoivent d'ailleurs dans une chambre et non dans un salon. Ce n'est qu'au XIXe siècle que l'on se met à parler des « salons » pour désigner une forme particulière de sociabilité. Quant à l'expression « salon littéraire », elle est encore plus tardive puisqu'elle ne s'impose qu'au XXe siècle, d'abord chez les historiens de la littérature, et suggère une interprétation erronée : l'idée reçue selon laquelle l'objet ou la nature propre de cette sociabilité serait foncièrement littéraire.

Pour comprendre ce que sont les salons, il faut en effet se déprendre de l'idée que la littérature est leur finalité, ou même leur occupation principale, et les replacer dans le contexte plus large de la vie sociale des élites, fondée sur l'hospitalité. Par rapport à d'autres formes de sociabilité, les salons présentent la particularité d'être intrinsèquement liés à un domicile privé, où une personne – une femme en général mais non systématiquement – reçoit de façon régulière des invités. À la différence des académies, des cercles littéraires, des loges ou des clubs, il n'existe ni listes de membres, ni statuts, ni ordres du jour. On n'est pas membre d'un salon, on est reçu par un maître ou une maîtresse de maison. Pour autant, bien sûr, cette sociabilité est précisément codifiée. Les voies d'accès au salon, la façon de se présenter et de se tenir, les sujets que l'on peut aborder et la façon de les traiter, tout cela est régi par un ensemble de règles d'autant plus contraignantes qu'elle ne sont pas explicites et que leur transgression signale immédiatement le nouveau venu qui n'a pas sa place dans un salon, parce qu'il ne maîtrise pas les codes de conduites de la bonne société. Ainsi, cet espace de sociabilité que l'on appelle le salon se situe à l'intersection entre l'informel et le formel, entre la parade sociale et les pratiques culturelles, entre la distinction sociale et l'invention langagière. C'est cette ambiguïté des salons, qui tiennent à la fois de la société de cour et de la vie intellectuelle, qui fait tout leur intérêt historique.

Histoire et géographie des salons

Historiquement, l'apogée du monde des salons se situe entre le début du XVII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle. On trouve des salons au XVI^e siècle, certes, mais ceux-ci sont encore mal distincts des cours princières, telle celle de Marguerite de Navarre (1492-1549) où se réunissent des aristocrates et des écrivains et où s'élaborent les nouvelles de L'Heptaméron. C'est bien au XVII^e siècle que les salons deviennent une institution importante de la vie sociale des élites, à Paris puis en province. Leur émergence tient à trois facteurs. D'une part, l'influence des cours italiennes de la Renaissance est porteuse d'un modèle de raffinement des comportements et de civilisation des mœurs. La politesse, le jeu et la conversation des femmes s'imposent au sein d'une société choisie, située dans l'ombre du prince. Le développement d'un idéal d'honnêteté et de galanterie dans les élites françaises du XVII^e siècle doit autant aux traités italiens du courtisan (Castiglione en premier lieu, avec Le Livre du courtisan, 1528) qu'aux traités humanistes de la civilité puérile comme celui publié par Érasme en 1530. D'autre part, l'urbanisation progressive de la noblesse entraîne la constitution d'un véritable patriciat parisien, fortement lié à la cour, mais développant des pratiques propres de divertissement et de distinction sociale. Enfin, l'émergence d'une figure nouvelle de l'écrivain, distincte de celle du poète de cour comme de celle de l'humaniste érudit, s'accompagne d'institutions nouvelles de reconnaissance et de consécration comme l'Académie française, fondée en 1635. L'écrivain n'est pas seulement un auteur, c'est un spécialiste du langage et des belles-lettres qui écrit volontiers en français et vise un public plus large que celui de ses pairs. Inséré bien souvent dans les réseaux de patronage des élites aristocratiques, il est en contact avec la bonne société au sein de laquelle il est volontiers accueilli et parfois recherché. Cette alliance entre une partie du monde littéraire et la bonne société parisienne, dont l'hôtel de la marquise de Rambouillet (1588-1665) fréquenté par Vincent Voiture et Jean Chapelain est un exemple célèbre, donne durablement aux salons parisiens une tonalité particulière. Celle-ci traverse le siècle des Lumières et perdure au XIX^e siècle, par exemple dans le salon de Madame Récamier (1777-1849) que fréquente Chateaubriand ou dans celui de la princesse Mathilde (1820-1904) qui reçoit Gustave Flaubert, Sainte-Beuve et les frères Jules et Edmond de Goncourt.

Il semble bien que les salons connaissent un déclin progressif à partir du milieu du XIX^e siècle, même si ce type de phénomène se laisse difficilement dater avec précision. Par ailleurs, le leitmotiv de la « mort des salons » est omniprésent chez les mémorialistes du XIX^e siècle, témoignant davantage de la nostalgie de l'Ancien Régime que d'une disparition attestée. Il reste que les salons sont désormais en butte à la concurrence des clubs, des sociétés politiques, des cercles et de la presse. Sous la III^e République, privés du contexte de la vie de cour, il leur faut affronter la concurrence des nouvelles sociabilités mondaines et intellectuelles (revues, cercles, conférences publiques...) et surmonter le faible dynamisme social de l'aristocratie. Avec l'évolution des conditions de vie de la bourgeoisie urbaine, l'habitude de recevoir à jour fixe dans une pièce prévue à cet effet – le salon bourgeois – se diffuse, mais le terme « salon » reste réservé aux assemblées qui se distinguent par la qualité

sociale de ceux qui s'y réunissent ou par leur dimension littéraire. À partir du second Empire, plus encore qu'auparavant, un salon se doit d'avoir son grand écrivain attitré, si possible son académicien, tel Anatole France chez Madame de Cavaillet. Les réceptions très aristocratiques de la princesse Mathilde, de la comtesse Greffulhe (1850-1952) ou de la comtesse de Chevigny et celles, plus littéraires, de Madame d'Aubernon (1825-1899) ou de Madame de Cavaillet, perpétuent la tradition des salons et constituent un des traits les plus frappants de la « persistance de l'Ancien Régime » (Arno Mayer) et de la culture aristocratique.

La Première Guerre mondiale et les bouleversements qui l'accompagnent seront fatals aux pratiques mondaines de l'aristocratie et les salons qui survivent dans l'entre-deux-guerres, comme ceux de la duchesse de La Rochefoucauld (1895-1991) et de la vicomtesse de Noailles (1902-1970), semblent les derniers vestiges d'une hospitalité d'un autre âge. Les salons ne correspondent plus guère aux sociétés modernes où la conception bourgeoise de la maison, de la famille et de l'intimité supplante la tradition aristocratique. On reçoit encore, mais le « souper prié » prend le pas sur les grandes réceptions mondaines. De plus, le salon comme institution est lié à une position spécifique des femmes de la bonne société, à la fois attachées à l'univers domestique et susceptibles de jouer un rôle public dans le domaine culturel ou politique, sur le modèle de la société de cour. Le salon se situe justement au cœur de cette tension inhérente à la culture féminine aristocratique. Or, dans la société bourgeoise du XIXe siècle, le repli de la femme sur un rôle purement domestique, celui de maîtresse de maison et de gardienne de l'espace familial, puis à l'inverse, au XXe siècle, l'accès des femmes au monde du travail, sont peu compatibles avec le maintien d'une telle forme d'hospitalité. Ainsi, tandis que s'estompe le rôle social de l'aristocratie comme classe de loisir, l'hospitalité mondaine décline, tandis que la sociabilité comme le divertissement culturel se trouvent expulsés vers des espaces publics et des formes commercialisées de la culture. Conséquence, peut-être, de cette marginalisation, certains des derniers grands salons sont tenus par des étrangères installées à Paris dans l'entre-deux-guerres et l'immédiat après-guerre. Citons les fastueux « vendredis » de Natalie Clifford Barney (1876-1972) à Neuilly puis dans son pavillon de la rue Jacob, ou les déjeuners littéraires de Florence Gould (1895-1983) qui réunissent, chaque jeudi, des gens du monde et des écrivains comme Marcel Jouhandeau, Paul Léautaud et Jean Paulhan.

Jusqu'ici, il n'a été question que des salons français. Les salons seraient-ils un phénomène hexagonal, voire parisien ? En réalité, le principe même de l'hospitalité mondaine exercée par les élites urbaines est assez généralement répandu. Si l'on retient une définition plus précise, où les salons correspondent à une régularité des rencontres ouvertes aux écrivains et autres célébrités culturelles, et où la conversation prédomine, il semble bien – mais les études sont rares – que la diffusion européenne de cette pratique sociale se produise sous l'influence des salons parisiens, notamment au XVIIIe siècle.